

L'amour les réveille encore

Danielle Fournier, *Personne d'autre que l'amour*, Montréal, le Noroît, 1993, 72 p., 12 \$.

Susy Turcotte, *L'Imprévue*, Montréal, VLB, 1994, 106 p., 14,95 \$.

Pierre Desruisseaux, *Lisières*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1994, 98 p., 15,95 \$.

Wilfrid Lemoine, *Passage à l'aube*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1994, 70 p., 12,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1994). Compte rendu de [L'amour les réveille encore / Danielle Fournier, *Personne d'autre que l'amour*, Montréal, le Noroît, 1993, 72 p., 12 \$. / Susy Turcotte, *L'Imprévue*, Montréal, VLB, 1994, 106 p., 14,95 \$. / Pierre Desruisseaux, *Lisières*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1994, 98 p., 15,95 \$. / Wilfrid Lemoine, *Passage à l'aube*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1994, 70 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 50–51.

Danielle Fournier, *Personne d'autre que l'amour*, Montréal, le Noroît, 1993, 72 p., 12 \$.
Susy Turcotte, *L'Imprévue*, Montréal, VLB, 1994, 106 p., 14,95 \$.
Pierre Desruisseaux, *Lisières*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Poésie», 1994, 98 p., 15,95 \$.
Wilfrid Lemoine, *Passage à l'aube*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Poésie», 1994, 70 p., 12,95 \$.



L'amour les réveille encore

Le chant d'une certaine humanité fragile coupe parfois le désir,
mais aussi l'enchanter et le propulse.

POÉSIE

Hugues Corriveau

LE CHANT D'AMOUR COMME UNE EXALTATION, voilà comment, pour Danielle Fournier comme pour Susy Turcotte — qui viennent toutes deux de signer des recueils sur l'amour, son incidence, son envahissement —, pourrait être résumée leur vision propre. Sur un ton élevé, la poésie de Danielle Fournier tente toujours de cerner la figure masculine commentée du point de vue de la femme, en multipliant les regards obliques ou circulaires, donnant à penser que l'être aimé est d'un poids parfois insupportable, source d'une tension dont les bornes touchent souvent au délire amoureux, sorte d'abîme ouvert sur le déséquilibre. C'est une poésie qui a parfois des accents olympiens, quand ils ne sont pas contradictoirement chthoniens, comme si toute symbolique appelait le monde à elle, donnait du poids au corps féminin aussi lourdement présent que la terre est

habitable : « Dans l'escalier, j'ai ouvert les cuisses et mes lèvres ont laissé couler toute l'eau du monde. » (p. 21) Souvent très belle, cette poésie parle des gestes coutumiers de l'attente, de la perte ou de l'angoisse. Le café, la poussière, les murs, la pièce comme signes d'une pensée toujours incise au-dedans de l'amour. Mais cette poésie touche aussi certaines limites qui la désincarnent, pour rejoindre une force immense, comme au-dessus de biens terrestres, ou enfouie en eux (sait-on ?). « La volupté est rare. Difficile à atteindre, on y advient dans la misère. Avec de rares personnes. Face au monde, à l'immensité du monde et désirante, je m'anéantis pour demeurer, dans l'écho, intemporelle, autrement inactuelle. » (p. 57) S'il fallait que ces textes se tiennent tous à ces hauteurs, ils perdraient sans doute leur force d'incarnation. Heureusement qu'il y a plus, qu'il y a aussi le corps qui se concrétise, qui dit la souffrance et l'absence :



Il y a longtemps que je n'ai pas fait l'amour. Je ne m'en souviens plus très bien. Il y a longtemps qu'on ne m'a pas caressée. Peut-être ma peau est-elle rêche. J'ai les os minces. J'ai mes dents, ma bouche, mes seins, mon ventre. Peut-être est-il mou ou caverneux, trop sombre, brisé. Il y a longtemps qu'on ne m'a pas regardée. Pourtant je marche, je ris. Il y a longtemps qu'on ne m'a pas parlé. L'oiseau reviendra ce soir, vers onze heures, et nous irons chez les fées. (p. 37)

Imprégnés de ce souffle, beaucoup de textes sont ici percutants, quand, simples, ils donnent à penser une certaine douleur dont la sincérité est écrite sous le signe d'un temps émiétié :

La mort de mon père me plongeait dans la mienne. Dans la mienne et celles des autres. Cette tristesse ne porte ni nom, ni innocence, ni lumière. Les chênes comme les érables couvrent désormais les pierres tombales innervées de brume. Des images protègent. (p. 25)

Troublant aveu qui porte les « images » de la poésie à l'avant-scène de la mort lente, quand l'être aimé disparaît, ou quand la femme se dit doucement parfois : « Il aurait fallu se jouer ainsi du temps puisque nous avons déjà été doux et joyeux. / Parfois, nous le sommes encore. » (p. 25) Danielle Fournier joue ici de cordes si tendres que l'ultime son de cette musique peut sembler toucher l'émoi.

Au détour, soi

Je suis la Souterraine, la Perdue éperdue de nuit, l'éparpillée silencieuse qui prend des milliers de trains, vêtue de ce désir infini de n'aller nulle part — le trajet importe tellement plus que la lumière qu'on imagine au bout de la folle traversée. (p. 23)



Voilà comment se présente la narratrice de ce texte très pur qui dit l'amour d'un homme, la fin de cet amour, le déchirement. On accompagne ce récit pas à pas, avec la découverte souvent heureuse de l'expression amoureuse. Susy Turcotte en avait plein les bras quand elle a décidé de raconter l'amour en allé, car, convenons-en, le sujet, disons, avait parfois été traité. Or, par une espèce de miracle, que sans doute le choix des larges proses a rendu plus serein, on se prend de sympathie pour la prouesse, pour la justesse aussi d'un ton quelquefois incisif, souvent ample comme chez Fournier, mais d'une autre manière, comme si, ici, l'état des faits se tenait plus près du temps présent, heureux ou douloureux, dans la continuité convenue d'une histoire d'amour, de son déchirement, de sa

lassitude :

Ce midi allait s'éterniser en nous, dans le secret. Il n'existait plus désormais aucune passerelle pour la perte. Ton étreinte se resserrait, douce et dernière asphyxie. Je me fondais à toi. Le cœur de mon cœur ne voulait plus se détacher de toi ni s'envoler ailleurs. Je pleurais de tout mon ventre. (p. 79)

Quand, comme Susy Turcotte, on est capable d'écrire ce genre de texte, d'une belle densité, pourquoi n'élague-t-on pas les énormes clichés qui parfois font littéralement sombrer les textes, comme cette pénible constatation en page 53 : «Je suis devenue ce que je craignais, vidée de mon encre : une page blanche», ou encore page 54 : «T'avais-je dit que l'écrit reste ? Maintenant je sais, les cris restent [...]», ou page 72 : «Nous sommes ensemble sur la route de la déroute.» Pas vraiment beau tout cela ; comme certaines références à la chanson populaire la plus niaise ne me semblent pas d'une bonne venue. Dommage, parce qu'il y a chez Susy Turcotte, dans ces accents d'une vérité crue, la charge émotive d'une voix : «Demain désormais pourra surgir n'importe quand. Elle aura enfermé dans son corps quelques caresses d'automne, quelques moments de blancheur où le désir se détache du présent comme un cadeau. Une vague bleue qui meurt dans son regard de feu.» (p. 31) De ce déferlement bleu, viennent ainsi des textes clairs dans lesquels des tons précis et beaux savent s'ajuster.

L'éclaté volubile

La très belle main posée sur un tissu qui illustre la couverture des *Lisières* de Pierre Desruisseaux (belle photo que l'on doit à Michel Dubreuil) donne à penser que nous serons là conviés à une tranquille méditation nocturne, à une veillée songeuse. Or, rien de tout cela ici, plutôt volatile le fil de la figure, l'esprit des lieux étant sollicité par d'hirsutes soubresauts, surtout quand on sait que «[l]e sable blanc / n'arrête pas la mémoire / qui va, ravaude le chapeau / peuplé de trémolos roses» (p. 29), ou encore quand on se demande «[c]ombien d'arrêts d'autobus / attendent le même passager / bourré d'explosifs / comme un arbre / qui passe sans voir» (p. 28). Quand les textes n'ont pas, comme ceux-là, des accents surréalistes, ils peuvent évoquer Gilles Cyr, ou encore Claude Beausoleil, comme ici dans «El Caïmanero» :

*Le soleil repasse
sous la pergola un scorpion dort
une ride sur ton front Carlos
esquisse ta plage qui se vide par les sommets
sur cette terre lourde n'offrant aucune issue
laisse-moi te dire je t'aime, homme qui n'as pas besoin
du néant
qui maintenant sans avenir t'enivre d'espace* (p. 49)

C'est parfois très beau quand se dégagent aussi une vivacité, une espèce de différence dans l'établissement de certaines balises qui pourraient bien nous aider à vivre : «Nous pourrions balayer / toutes les choses / avec l'idée qu'on se fait / d'une bande d'enfants / Et nous sommes déjà plus légers.» (p. 64)

Pierre Desruisseaux, au fil de ces textes qui ont souvent des allures décousues — quand ils ne sont pas curieusement écrits, comme cette expression revêche : «[...] qui se sait celle / qui dit que [...]» (p. 52) —, trouve aussi des formules percutantes dont le tranchant nous laisse glisser au vif de la plus absolue des réalités : «Je peux souffrir d'un cri / lancé à l'autre bout de la terre.» (p. 53) Comme nous pouvons également nous étonner de rencontrer encore tous ces possibles d'une poésie à jamais habitée.

Petit matin éphémère

Mais oui, encore : *Passage à l'aube* de Wilfrid Lemoine, pour une grande part, rassemble des textes proches du haïku ! On essaie de s'y faire, on essaie ! Aussi, dépassant le genre pour lire ici la confiance tranquille d'un auteur qui regarde le monde vivre, on s'étonne de trouver cela charmant : «Sous un arbre vieux / Une attaque d'insectes / Et le ciel qui tombe / Sur des ruines» (p. 11) ; «Ce matin sur le parquet chute une plume / tout ce fracas dans mes yeux» (p. 17). Cette tendresse du sentiment suscite chez le poète un questionnement profond quand parfois l'objet d'angoisse le prend au plus vif de lui-même : «Ces cailloux dans ma gorge / Ce rocher sur ma poitrine / Connais-tu cette tristesse qui se love / en sa coquille trop petite?» (p. 26) On se doit de reconnaître cette délicatesse d'un sentiment un peu suranné, mais dont les accents touchent vraiment le désir, celui de dire le passage du jour ou de l'émotion. Mais c'est aussi, hélas !, parfois très mauvais quand ça sombre dans le cliché le plus stupéfiant : «Pourquoi les réponses / ne tournent-elles pas les questions / à l'envers ?» (p. 18) ; «Dieu n'est pas mort / Il a toujours plein de sang / sur les mains» (p. 33) ; «À grandes enjambées je parcours l'édrédon / de mon hiver» (p. 45). Comment ne pas trouver un peu biscornu ce texte où le poète se dit : «Si j'étais l'essieu du monde / Je me ferais huiler / Dieu me grince.» (p. 34) (Et si c'était plutôt la grammaire qui ici grinçait...) Bref, on s'étonne que ce soit justement les textes consacrés aux saisons qui trouvent le mieux à renouveler un peu ce qu'on peut encore en dire : «Aujourd'hui se croisent le temps qui fuit / Et la saison qui hésite / Je l'ai donc aperçue cette machine / aux engrenages de sable» (p. 46) ; «La banquise émerge / Je retiens mon souffle» (p. 47). Soulignons tout de même le retour à l'écriture de ce grand animateur qui a su aimer et faire aimer la littérature d'ici. Sa voix n'est pas discordante dans le temps actuel où la parole la plus simple redevient entendue.

